

PARIS

Rédacteur en chef

JULES LERMINA

BUREAUX

17, Rue Vivienne

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

LE REFUSÉ

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Le *Refusé* commence aujourd'hui le 1^{er} chapitre des *Journées d'Avril*.

Un grand nombre de personnes n'ayant pu se procurer notre dernier numéro, malgré deux suppléments, nous avons immédiatement fait faire un **TIRAGE SPÉCIAL** de notre fac-simile-charge du *Courrier de Lyon* et imprimé tel qu'il existe réellement. Nos lecteurs le trouveront chez tous les marchands de journaux au prix de 10 cent. Samedi prochain le *Refusé* éditera un numéro complet du *Progrès*, de Lyon.

A l'heure où nous mettons sous presse, notre dernier courrier de Paris ne nous est pas encore parvenu.

Nous donnerons samedi prochain le deuxième article de TONY RÉVILLON sur *Lyon en 1848*: **La Diligence**.

LES BOULEVARDS

Dimanche dernier, jour de Pâques, j'ai été témoin d'un fait inouï, insensé, abracadabrante: en pleine rue Montmartre une femme jetait des cris perçants, on s'assemble, on l'entoure et elle raconte qu'un inconnu vient de lui enlever quatre cents numéros du *Petit Journal*!

— Vous avez bien lu quatre cents!!

La population parisienne est généreuse, cette malheureuse femme, marchande de journaux et mère de famille, excita la pitié. On fit une collecte qui dépassa je crois le montant des petits journaux enlevés et on la donna à la pauvre marchande.

Soit! Mais enfin il existe donc à Paris un bipède assez abandonné de Dieu et des hommes pour enlever 400 journaux à bras tendu. L'Ancien Testament n'avait pas prévu celle-là: Tu ne prendras à ton voisin ni sa bourse, ni son champ, ni son âne, ni sa femme.

Le législateur résumait la propriété dans ces quatre mots: bourse, champ, âne, femme.

Qu'on enlève la bourse du voisin, cela se comprend, à la rigueur, et même cela se voit tous les jours. — Son âne, encore passe, les Normands sont, paraît-il, assez friands des bidets qui ne leur appartiennent pas. Ce qu'on ne verra jamais, par exemple, c'est un Parisien enlevant un cheval de fiacre, ah! mais non, il aurait trop peur qu'on le condamne à le garder.

— J'ai connu une comtesse affligée d'un intendant très-négligent, jamais il ne visitait les propriétés confiées à sa garde. La comtesse possédait un vaste champ réputé pour la valeur de sa terre. Les deux voisins empiétaient tous les ans, qui de droite, qui de gauche. Bientôt de leurs propriétés ils purent se voir par dessus le champ de la comtesse, puis se parler, un beau jour ils se donnèrent une poignée de mains, la comtesse n'avait plus de champ!

Pour beaucoup d'hommes il en est un peu de la femme du voisin comme des ortolans, on connaît un individu qui a un ami qui en a vu manger. Et puis, là, franchement, l'avantage que l'on en retire peut-il se comparer aux dangers que l'on court?

Pour moi, j'ai toujours cru... il me semble... enfin... ah! sacré dié, j'ai bien assez de la mienne!

Les courses se succèdent avec une rapidité étourdissante: d' dimanche dernier, courses au Vésinet, le lendemain au bois de Boulogne, jeudi à la Marche, dimanche au bois de Boulogne. Les réunions sont si

fréquentes que les chevaux ne suffisant plus on les fait courir deux fois dans la même journée. C'est ce qui est arrivé ou plutôt qui devait arriver le jour de Pâques au Vésinet.

Royal-Tartan au duc d'Hamilton, engagé dans la seconde course, devait également partir dans la quatrième, mais il se débarrassa de son jockey dès le début de la seconde course et courut tout d'un trait à Paris où il entra tranquillement à son écurie.

Il y a des chevaux qui sont plus intelligents que les hommes.

A cette même réunion on a eu trois chutes à déplorer, dont une assez malheureuse.

Ma parole! je me demande si les courses sont inventées pour améliorer les chevaux ou disloquer les jockeys.

Le lecteur peut me rendre cette justice que j'ai fait tout mon possible pour empêcher le *Refusé* de proposer quoi que ce soit qui ressemble à des devinettes. Malgré mes avis désintéressés, Jules Frantz s'est engagé dans cette voie périlleuse. L'amitié que je lui porte me ferait de l'y suivre et même d'aller plus loin que lui si faire se peut.

Donc, dimanche prochain je proposerai un problème, mais un problème pour de bon. Il n'est tels que les poltrons quand ils s'y mettent. Vous verrez ça.

On procédait à l'examen des aspirants à Saint-Cyr, un jeune homme était sur la sellette. — Quelle est, disait le professeur, la spécialité des verres concaves?

Le jeune homme, intimidé par tous les yeux braqués, sur lui hésitait et rougissait. Le professeur réitéra sa demande en l'accompagnant de réflexions désagréables. Alors le jeune homme sortit de son mutisme:

— J'ignore peut-être ce que c'est qu'un verre concave, dit-il, mais je sais fichtre bien ce que c'est qu'un homme qu'on veut!

Emile LAMBRY.

LYON

L'enseignement noir.

Pourquoi nous peindre toujours M. Dupanloup sous l'aspect d'un Pierre l'Ermite qui cécume et brandit avec fougue un glaive flamboyant? Combien j'aime mieux me représenter ce prélat sous les traits d'un doux et honnête berger portant écrit sur son chapeau... *C'est moi qui suis le berger de ce troupeau!* La France, un pare de montons! au milieu de ce pare, veillant, appuyé sur sa houlette, le bon pasteur que vous savez!... Oui, ce tableau me paraît juste et m'agréé.

Cette simple image admise, au lieu de noirs sarrasins pourfendus, de fils de Lucifer vomis par la Géhenne et jetés dans ses flammes, on n'a plus que des loups chassés, dispersés à grands coups de houlette, et l'on entrevoit naturellement l'accomplissement des grandes prophéties: « Il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur! »

Impossible, ce me semble de mieux raconter la dernière campagne du dévot pamphlétaire, d'annoncer plus clairement le fatal anéantissement de la fameuse ligue, des écoles professionnelles et sans doute de l'Université tout entière, et l'inévitable avènement, le règne exclusif de l'enseignement clérical.

On connaît ce qui s'en va: connaît-on bien ce qui arrive? Les maîtres damnés vivaient au milieu de nous: sous nos yeux s'étaient leurs programmes: il est bon que leurs remplaçants sortent de dessous terre... Assurément, nos pères de famille sont persuadés que M. Dupanloup est fort disposé à se substituer à eux et à prodiguer à leurs enfants les sains de toute nature: nul ne doute que l'avenir ne réserve à ce saint pontife le titre de GRAND PÈRE des Français! N'importe, comme les enfants sont la pâte dont se fait l'avenir, on désire connaître le pétrin et les mitrons.

Mon sacerdoce m'impose le devoir de satisfaire ce besoin général.

Le pétrin, c'est le petit séminaire!... Le diocèse de Lyon en compte quatre principaux: l'Argentière, Montbrison, Saint-Jodard et Verrières; les bois d'Alix renferment une école supérieure; mais le Grand Séminaire de Saint-Just est l'unique et véritable école normale!

Pour y entrer, il faut subir un examen redoutable et redouté.

Nous possédons le programme des connaissances exigées pour l'admission à un très-grand séminaire, l'un des plus grands séminaires de France.

Ce programme est surprenant, digne, en vérité, de jeunes gens qui se traitent de banc en banc depuis une quinzaine d'années.

En voici le fidèle résumé:

ÉPREUVES ÉCRITES:

- 1^o Quelques syllogismes latins;
- 2^o Une lettre (on exige une écriture propre, une orthographe correcte).

ÉPREUVES ORALES:

- 1^o Lecture d'un texte français et d'un texte latin;
- 2^o Explication de Quinte-Curce;
- 3^o Questions sur l'histoire sainte et le catéchisme;
- 4^o Solfer un morceau de chant grégorien (on tient à ce que l'organe de la voix soit châtié comme tous les autres).

Voilà!... et, chaque année, plusieurs candidats échouent!

Comment!... pas de philosophie, de littérature, de géographie, d'histoire de France, de langues vivantes!... Pas de mathématiques, de physique, de chimie, de cosmographie, de... Point! point!... à quoi bon?

A la place de tout cela va se mettre le haut enseignement clérical!...

Durant quatre ans, matin et soir, on soutient avec une ineffable chaleur des thèses toutes faites à la façon du xiii^e siècle sur les Sacraments, la Trinité, le Péché, la Grâce, l'Infaillibilité du Pape, le droit canon, etc.

Le tout en latin, de par *Barbara, Celarent, Baralip-ton*!... Une amende pour tout mot français qui échappe à l'apprenti théologien!...

Leurs cours achevés, leurs diplômes sacrés obtenus, les jeunes abbés peuvent être constitués pour dire une messe, entendre une confession, réciter une prière ou un prône; mais sont-ils taillés pour l'enseignement des sciences et des lettres?... Quoi qu'il en soit, l'époque venue, une même parole, partie d'en haut s'adresse à tous: *Allez et enseignez!*... Pour quelques-uns elle veut dire: allez et enseignez la grammaire de Lhomond, les racines grecques de Lanéclot, les résumés de Lorient!...

Ils vont, ils rentrent dans les petits séminaires d'où ils sont sortis élèves; ils y rentrent professeurs... Seulement leur petit bagage de latin, de grec, de français, s'est allégé en route...

Après quelques années d'ennui, alors qu'ils commencent à se familiariser avec leurs grammaires et leurs auteurs, les voilà tout à coup appelés à un vicariat, et remplacés par des collègues nouvellement éclos!

En attendant ce coup mystérieux de la Providence, on enseigne à force de traductions et de corrigés... Les abbés Drioux, Gaume, Tuet, Girard, etc., président aux classes... MM. Poujoulat, Gabourd, Audin, Veuillot, de Walsh et autres géants de la pensée humaine hantent les études... Anarcharsis dirige les promenades à travers la Grèce ancienne, Marchangy à travers la Gaule poétique.

Avec de tels collaborateurs, et les éditions expurgées aidant, on fait merveilles. — Aussi, au bout de huit années d'études, le rhétoricien de nos séminaires peut tomber en extase devant une période porreuse, une phrase sonore, mais il ne sait pas tourner passablement une seule ligne de français!... peut-être vous répondra-t-il quelques mots sur les faits et gestes des Hébreux, des Grecs et des Romains, mais gardez-vous de l'interroger sur les principaux événements de notre propre histoire!... Réciter une réponse du Catéchisme de persévérance ou un verset du *Novum testam n'tum*, c'est possible encore: mais expliquer, à livre ouvert, l'acte ou Horace, jamais!... Le grec, peut-il le lire

convenablement? La géographie, hélas!... l'arithmétique, hélas!... pas même les quatre règles! Ne lui a-t-on pas dit que les sciences exactes dessèchent le cœur et l'esprit?...

Cependant, Alix l'attend!... là, il lui faudra, en quelques mois, avaler à la fois arithmétique, géométrie, algèbre, mécanique, physique, chimie, etc.; et surtout la philosophie latine de Rothenflue ou autre père!... Cette philosophie se résume en définitions, objections et réponses sur l'impuissance de la raison humaine, la nécessité de la révélation, la divisibilité de la matière, et autre thèses semblables. — On y étudie la nature et les propriétés de l'être, la multitude innombrable des *cas de conscience*, et principalement l'art de faire de bons et de mauvais syllogismes!

Tout cela complète les études soi-disant classiques de notre séminariste et le prédispose à la théologie, si toutefois sa vocation le pousse vers cette dernière et sublime étude. — Or il y est presque toujours poussé par divers mobiles plus ou moins connus de tout le monde...

Bref, couronnons l'édifice en défiant le supérieur du grand séminaire d'Alix de faire subir à ses élèves, avec succès, les épreuves du baccalauréat ès-lettres ou ès-sciences. Il faut encore aux plus habiles deux ans au moins de préparation spéciale... Demandez cela à l'institution des Chartreux, laquelle, dans son propre intérêt, entreprend quelquefois ce pénible labeur!

Il faut être juste pourtant: ajoutons donc que le séminariste, mieux qu'aucun élève de France et de Navarre, connaît les *Légendes dorées*, sait combien d'années Marie-Madeleine vécut dans le désert avec sa chevelure pour tout vêtement, combien de pains le corbeau apporta à l'anachorète Paul, sur quel pied Sémion se tint en équilibre sur sa colonne!

Il n'ignore pas non plus que Voltaire agonisant a dévoré ses excréments, que Lamennais s'enivrait dans les bouges de Paris, que Renan est grand chancelier de la Franc-Maçonnerie!...

Pourquoi pas grand chancelier?

Est-ce là l'enseignement dont Mgr Dupanloup revendique le monopole?... Nous aimons à le croire; car derrière ses pamphlets on aperçoit les Révérends Pères!... Sa mitre cache mal le bout de l'oreille!... Oui, déjà les verges se préparent, demain, espérons-le, depuis la Méditerranée jusqu'au Rhin, des Alpes à l'Océan, on entendra chanter:

C'est nous qui faisons
Et qui refaisons
Les jolis petits, les jolis garçons!

Denis BRACK.

NOTES DU REFUSÉ

Toute gravé préoccupation a cessé. On ne s'inquiète plus aujourd'hui comme autrefois des nouvelles politiques ou de la santé de la petite Elisa Casque, tout le monde s'aborde maintenant en se disant:

« Est-il vrai que le marquis de Col-Cassé ait perdu trois cent mille francs au jeu, la nuit dernière? »

Le jeu envahit tout, absorbe tout. Un homme perd aujourd'hui sa fortune aussi facilement qu'une femme perd son innocence ou son mouchoir de poche.

Des employés à quinze cents francs désertent le magasin des *Deux-Magots*, et vont perdre au cercle quatre-vingt mille francs en quelques heures. Naturellement ils ne paient pas. Les timides se pendent ou se brûlent la cervelle, les autres plus audacieux, font de beaux mariages. C'est purement et simplement une affaire de sang-froid. Je dirais qu'un homme qui fait partie d'un cercle doit s'attendre à tout. De minuit à trois heures du matin il peut ruiner sa femme et ses enfants, mettre ses maîtresses sur la paille et l'ôter à ses chevaux. Nos jeunes prima-dona sont pleines d'angoisse et ne savent plus à quel vieillard se fier. Les cheveux blancs en qui elles avaient eu jusqu'ici la plus entière confiance n'offrent plus la moindre garantie; ils se salissent même beaucoup plus facilement que les autres cheveux.

Beaucoup d'oisifs proposent entre leurs repas des moyens afin d'arrêter ce mal; entre autres

L'Univers, qui tient à honneur d'égayer les situations les plus lamentables, met en avant des idées qui rendent complètement ivres de joie ceux qui le lisent.

Du reste l'Univers est dans le vrai :

« Ces gens là, pense-t-il, ne savent plus à quel jeu se vouer, je vais les distraire de leur passion en les faisant rire. »

C'est en effet ce qui a lieu. L'Univers empêche plus de suicides que n'en occasionne la petite Cricri. Tant qu'il reste trois sous à un joueur pour acheter l'Univers, il est impossible qu'un homme songe à se brûler la cervelle sans lire ce journal, et dès qu'il en a pris connaissance, il est désarmé, le pistolet lui tombe des mains.

Qui aurait envie de mourir en lisant ces folles propositions ? Rien que la signature « Louis Veuillot », qui vaut à elle seule tous les plus jolis mots de la fin, donne à ceux qui ont pris la résolution de se noyer l'envie de danser des pas de deux.

Quant à moi, qui la nuit dernière ai encore perdu deux francs soixante-quinze au Jockey-Club, j'aurais le plus vif désir de voir cesser cette funeste manie du jeu. Mais encore à une passion faudrait-il opposer une passion. On ne guérit guère le mal que par le mal. Or, la passion des femmes aussi bien que celle des chevaux ne peut occuper que la vanité et non le cœur d'un homme. D'un autre côté la passion de bien faire, de régénérer l'homme, de lui donner des conseils utiles et sages, est dangereuse ; on ne montre pas impunément dans notre siècle que l'on est homme de cœur et de bon sens.

Je ne vois donc pas trop le moyen de combattre la manie du jeu ; le meilleur est je crois de trouver des émotions en perdant notre dernière pièce de cent sous ; après quoi, un beau matin, au petit jour, nous nous ferons sauter la cervelle, ce qui, après tout, est encore la façon la plus ingénieuse d'éviter la sottise, la tyrannie, la lâcheté, Basile et le reste.

Georges PETIT.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 14)

J. BERNET

Compositeur de musique et Directeur de l'Union-Lyrique.

AU PHYSIQUE :

Il n'est ni beau, ni laid,
Il est
Bernet
Bernet.

Est sur le point d'atteindre ses deux quarts de siècle, et ne s'en montre pas plus charmé pour cela.

Ses tics. — Après-dîner n'oublie jamais de se friser les moustaches et de se nettoyer les ongles — avec les dents de sa fourchette.

AU MORAL :

N'est ni garçon... ni veuf... ni à marier.

Il répond aux noms de Bernet, Bernet Joseph et Bernet — dit — l'ainé.

Ses tics. — A fait ses études à la Guillotière où il enseigne aujourd'hui à nos neveux les principes... grammaticaux que nos pères lui ont inculqués. — Jure comme un moine bressan, et appelle l'officiant — un terme à lui — grand loffian ! ou bien sâle loffian ! quiconque l'embête... ou lui paie à boire (1).

EN MUSIQUE :

Deuxième violon au Grand-Théâtre ; ex-chef d'orchestre des cafés d'Apollon, de Paris et du Messager des Dieux ; a eu l'insigne honneur d'être tuloyé par presque toutes nos divas de cabarets-chantants ; a fait un certain nombre de compositions musicales, entre autres *Jupiter et les poètes*. — C'est l'homme qui veut ça : deux grands et beaux succès — mais, malheureusement pour notre héros, ces chansons ne sont pas chantées avec sa musique !...

Ses tics. — Aime mieux siffler — (c'est lui qui parle) — un bock ou un verre de vin qu'une cantate ou un air d'opéra.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

A couru les vogues et les marchés de nos départements voisins pour y donner des concerts et râclé de la chanterelle sur les treteaux des foires de Beaucastel et de Montmerle.

Les naturels des Roches-de-Condrieu ont gardé un bon souvenir de sa dernière excursion ; — mais s'il lui prend fantaisie de retourner dans ce pays, il fera bien de se munir d'une cotte de maille — et surtout de ne pas manquer le train. (?)

Faisant de la musique depuis 36 ans, il se sent tout disposé à flâner une « poignée » à celui qui oserait contester son talent.

Ses tics. — Tous les samedis soir, après le cours, il enseigne le jeu du bouchon à ses élèves, sans leur expliquer toutefois son procédé ingénieux pour « cracher au bousinet ».

L'attente de sa silhouette dans le *Refusé* lui cause, depuis un mois, des inquiétudes mortelles. Son médecin est venu nous supplier d'en presser la publication.

Il s'agit de sauver la vie d'un homme, nous n'hésitons pas.

Donc, voilà la chose... et

(A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

(1) A ce compte, loffian serait synonyme de laquin et de jean-jean. Qu'avis en soit donné aux immortels chargés de copier les mots nouveaux de la langue française.

LES

ÉGAREMENTS DE L'ÉPISCOPAT

De toutes les faiblesses qui peuvent rendre un mortel ridicule aux yeux de ses semblables, la plus coupable est certainement celle qui fait s'embarquer sur les flots changeants d'une célébrité douteuse, des hommes qui, par leur état et le caractère dont ils sont revêtus, devraient toujours rester captifs au rivage.

Messagers de paix et d'amour, ministres d'un Dieu dont le Royaume n'est pas de ce monde, les prêtres surtout semblaient naturellement exclus de ces luttes stériles où l'on se jette moins encore pour affirmer ou défendre une conviction, que pour faire autour de soi un peu de bruit et d'éclat.

Malheureusement il n'en a point été ainsi, et de nos jours, plus que jamais, le clergé s'est lancé à corps perdu dans des disputes philosophiques et politiques, où son rôle n'a pas toujours été celui qui lui convenait.

A la tête de ce mouvement agressif, il faut placer tout d'abord l'évêque d'Orléans. Amoureux de la renommée, tous ses efforts ont constamment tendu à grossir une réputation de talent sur laquelle nous craignons qu'il ne s'abuse. C'est ainsi qu'on l'a vu entretenir des polémiques avec des journaux, relever avec vivacité les attaques les plus inoffensives, s'en attirer de plus cruelles, et toujours plein de confiance en son public, publier des brochures ou plutôt des pamphlets ; s'il faut dire le vrai nom de la chose. — Je ne veux pas examiner ce que la religion a pu gagner à cette énorme dépense de verve, mais elle y a certainement perdu. — D'abord, les indifférents se sont émus de cette intolérance ; puis, les fidèles que la foi éclairait et n'aveugle pas, les vrais fidèles ont été saisis d'un vil étonnement et d'une profonde tristesse.

— Mais que diront-ils aujourd'hui, quand ils auront lu *Les alarmes de l'épiscopat justifiées par les faits* ? Quelle impression garderont-ils du nouvel opuscule de Mgr Dupanloup ? Et comment pourront-ils concilier dans leur esprit cette haine contre une société d'hommes dévoués au progrès, je veux dire les Frères-maçons, avec ce soi-disant amour du prochain qu'on leur prêche tous les jours ? Ne penseront-ils pas, peut-être, que cet amour est sur les lèvres et non dans le cœur de leurs apôtres ? J'en ai peur ; et j'ai peur aussi qu'à force de vouloir éteindre le souffle libéral qui s'élève, ce souffle ne se change en tempête et ne vous renverse, en ne laissant debout que l'autel de Dieu que vous servez mal ! La charité, Messieurs, voilà le mot sublime qui contient tout entier votre rôle. — Peut-être croirez-vous amoindrir votre gloire en laissant dormir vos colères ; ne craignez rien, si votre zèle se réveille. Vincent de Paul est-il moins grand parce qu'il s'est borné à faire le bien ? Imité-le ; portez des consolations à ceux qui souffrent et des soulagements à ceux que la misère accable... Augmentez votre influence par vos vertus ; agrandissez le royaume de votre maître, de Jésus-Christ, par la douceur et la persuasion ; soyez humbles dans votre force, tolérants, patients, accessibles à tous. Laissez à ceux qui bâtissent en ce vain monde les colères honteuses, et plaignez-les. Vous, fils préférés du Père commun des hommes, n'oubliez jamais que votre mission vous commande l'amour, c'est-à-dire l'apaisement des inimitiés et le pardon des offenses.

VICTOR CHAUVET.

LETTRE

DE

BONAVENTURE FURET

Où il est parlé des artistes au point de vue de la quincaillerie et au point de vue de l'art.

Il est une classe d'individus qu'on flatte et qu'on provoque ; qu'on dédaigne et qu'on envie ; qu'on recherche et qu'on repousse ; qu'on exalte et qu'on méprise. L'admiration n'a pas pour eux de piédestaux assez élevés ; le préjugé n'a pas assez de venin pour empoisonner leurs plaies. Messagers des grandes idées, ils les répandent — d'aucuns disent qu'ils les vulgarisent. — Débauchés d'intelligence, ils enivrent eux-mêmes et les autres dans des orgies d'imagination où flottent et s'embrassent les idées et les sentiments, les grandes et petites vertus, les vices les plus puissants ou les plus obscurs. Semblables à des mannequins d'atelier, s'ils sont drapés ils représentent tout ce qu'ils veulent ; s'ils sont nus... hélas ! hélas !...

Ces gens-là sont les artistes.

J'acquis, en voyant ce désordre de jugements, la conviction qu'ils étaient eux-mêmes en désordre, et j'y trouvai la raison qui leur donne pour ennemis-nés, tous ceux dont l'ambition suprême est d'être appelés : LES RÉGULIERS.

Irréguliers dans leurs idées qui n'éclatent qu'à la condition de n'être ni conséquentes ni soutenues ; dans leur travail dont la liberté doit être assez grande pour obtenir l'effet sans laisser voir l'effort ; dans leurs allures où vit encore leur cerveau, dans leurs mœurs qui veulent être nomades quelque circonscrits que puissent être leurs écarts ; ils étonnent ou froissent parce qu'ils sont l'aristocratie de l'esprit et qu'ils usent de leurs immunités en grands seigneurs, en millionnaires, en nababs, en tyrans.

Être quincaillier, c'est ennuyeux ; mais s'avouer qu'on est quincaillier lorsqu'on entend Gounod, qu'on voit

Pradier ou qu'on lit Musset, c'est enrageant !... Et dire qu'on a passé deux cents ans — de père en fils — au fond d'une vieille petite boutique, dans une vieille petite rue, qui existaient encore sans monsieur Hayssmann ; qu'on y amasse une foule de vieux petits écus dans un vrai travail, Monsieur : en se levant au petit jour ; en mangeant des diners réchauffés au caprice des clients ; en se donnant à peine le temps de rendre tout juste des devoirs de simple politesse à Madame son épouse ; en étant les colonnes du Temple de l'Ordre public ; en... D'ailleurs, pourquoi me provoquent-ils en faisant de ma qualité de bourgeois le synonyme d'imbécile ? Pourquoi se mettent-ils en dehors de moi, exaltant leur intelligence pour mieux nier la mienne ? Je fais métier de quincaillier ; eux, exercent la profession de génie : qui est le plus ridicule ? Je crois à quelque chose : ils n'y croient pas ; j'aime ceci : ils le détestent ; je condamne cela : ils l'encensent. Si je vis de l'article nouveauté, ils divinisent les traditions, et lorsque je suis Conservateur, ils blâment mon Gouvernement, mon Monarque, ma Constitution, mon urne électorale ; ils blâment jusqu'à ma paroisse, jusqu'à mon pompon civique !... Monsieur, je vous le dis ; ces artistes sont des écorchés, des gens subversifs, des révolutionnaires, des inutiles, des paresseux !

Tout cela doit être profondément juste et exactement logique, car c'est ce que j'ai toujours entendu dire par les gardes nationaux immobiles et les marguilliers qui sont la tête de la société. Je dis : la tête, parce qu'ils raisonnent beaucoup.

J'étais parfaitement convaincu dans ce sens, lorsque je fis rencontre d'un sculpteur à la mode qui donnait, dans son atelier, des fêtes toutes familiales où se réunissaient des artistes de tous genres — sauf des photographes, ces plagiaires du soleil — et où les propos les plus divers couraient les uns après les autres, cassant la bride et prenant le mors aux dents.

Le hasard me mit plus particulièrement en rapports avec un monsieur maigre, à l'œil demi-fermé, aux lèvres minces, qui se mêlait moins que les autres à la conversation générale. C'était un romancier, et il me confia qu'il prenait des notes sur tout ce monde qui nous entourait. C'était pour moi une source de renseignements et — je le fis causer.

— Ces gens-là, lui demandai-je, sont donc véritablement curieux à voir ?

— Curieux ! me répondit-il ; ils sont inépuisables. Ils ont en eux tous les germes, et ils courent à tous les buts. En général, ils effleurent tout et ne posent sur rien, et ceux même qui s'attachent à fouiller un genre, une idée ou une manie, se répandent en explorations, en badauderies, en flâneries fiévreuses, en activités perdues, et ont toujours en dehors de leur marotte, de leur turlutaine, une exubérance à jeter par les fenêtres.

Vous voyez ce grand beau gargon à l'œil clair et à la main fine, qui a des poses d'Antinoüs drapé ; c'est un type qui peut vous faire juger des autres. Pour le commun des mortels, il est chroniqueur dans la spécialité du monde élégant où l'attirent ces diamants et ces épaules blanches que l'on ne trouve nulle part comme aux Italiens et dans les castes dédaigneuses.

Mais, en dehors de cela, et selon qu'une disposition d'esprit ou qu'une sensation subite le poussera dans un sens ou dans l'autre, il improvisera une sonate ou un romancero, crayonnera une charge ou une étude d'après l'antique, jouera un acte de Musset ou modèlera une vierge dans un bloc de terre. En ce moment, il s'occupe conjointement de numismatique et d'un ouvrage d'économie intitulé : *Les Rois en république*.

Plus ou moins, ils sont tous comme cela, et vivent assez largement pour vivre presque exclusivement d'eux-mêmes. Ils ne sont peut-être pas plus intelligents que les autres, mais ce sont des intelligences ouvertes, curieuses, qui ne choisissent pas toujours où elles regardent, mais qui veulent voir.

Leur condition de talent, je dirai même d'existence, est la liberté ; aussi n'en voyez-vous presque pas qui soient arrêtés dans quelque chose : place, spéculation, mariage ou fortune. Pour aller toujours, courir sans cesse, ce qui est leur manière d'être, il faut qu'ils ne soient jamais satisfaits. De là, leur inépuisable ; de là, leurs épuisements successifs et passagers.

Amoureux de la forme, de l'effet, ils le sont jusqu'au paradoxe, jusqu'au clinquant. Les Sabins se mettaient des bracelets au bras gauche ; les Orientaux au bras droit : eux en porteraient aux deux bras jusqu'à l'épaule. S'estimant autant créatrice que la paternité, leur imagination s'prend de tout ce qu'elle enfante, et le berce, et le chérit, et en est folle. Ils se damnent pour une louange, donneraient leur vie pour des applaudissements, et, lorsque la Renommée leur a décerné le Phalère, comme les vieux Romains, ils s'en couvrent le front, la poitrine, et en ornent volontiers leurs armes et le frontail de leur cheval.

Ils ont le tort de rester, de parti pris, artistes dans leur vie privée, et le dieu, sans auréole, ne peut être que grotesque ou odieux. Voilà ce qui fait qu'on les hait souvent sans cesser de les aimer. Et, le dirai-je, c'est peut-être la haine qui fait leur plus grande force. Ils vivent libres dans un monde d'esclavages, esclaves seulement de leurs enthousiasmes et de leurs ivresses. Ils s'usent rapidement, c'est vrai ; mais peu leur importe de vivre vite : ils vivent tant !

— Mais, dis-je, en interrompant timidement mon romancier, à vous entendre ce sont les gens les plus heureux du monde !

— Oui, me répondit-il, lorsque comme Hégésippe ils ne vont pas mourir à la Charité ou que... Tenez, ajouta-t-il avec une certaine tristesse, ils ont une plaie dont je ne vous ai en effet pas parlé : l'insouciance qui fait incessamment retomber sur eux le rocher de Sisyphe qui, pour ces imprévoyants, s'appelle : le besoin matériel. Lancés à tête perdue dans cette recherche de l'idéal qu'ils poursuivent sans relâche, de certains sont brisés tout à coup le jour où ils découvrent que l'appétit vient... en ne mangeant pas. Alors, ils finissent comme l'auteur du *Myosotis*, ou bien ils se suicident au moral, soit en se faisant calicots, soit en allant, aigles vaincus, demander à la Trappe l'oubli des lettres, soit en dégringolant jusqu'à l'art à la ligne ou à la toise, jusqu'à l'enseigne d'échoppe ou à la rédaction des affiches de chiens perdus.

Somme toute, qu'ils vivent d'un labeur heureux ou de combats décourageants, ils ont ce double mérite de prendre pour eux de la vie tout ce qu'ils peuvent y trouver, et de laisser aux autres les monuments de leurs efforts. Mon résumé est donc celui-ci :

LA PRATIQUE DE L'ART EST L'ÉGOÏSME PRODIGE.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

EN L'AIR

Lundi, en face de l'imprimerie du *Progrès*, un tout petit éreinté heurte un peu vivement un gros rougissant à l'œil terrible.

Celui-ci, furieux, se retourne, et, s'adressant au gandin :

— Eh ! dites donc, pékin, si c'est une affaire que vous cherchez ?

— Monsieur, riposte le jeune homme, quand j'en trouve une, je suis trop heureux...

— Comme ça, vous vous battez ?

— Je suis à vos ordres.

— Alors, marchons. Depuis hier, j'ai un duel sur les bras et je ne suis pas fâché de trouver enfin quelqu'un qui veuille se battre à ma place.

Nous verrons bien si vous êtes brave.

A la correctionnelle :

LE PRÉSIDENT. — Vos nom, prénoms et qualité ?

LE PRÉVENU. — Paul de Castagnette.

LE PRÉSIDENT. — Il me semble vous avoir demandé votre qualité ?

LE PRÉVENU. — Journaliste !

LE PRÉSIDENT. — Mais ce n'est pas une qualité, cela, c'est un défaut !

LE PRÉVENU. — Enfin, monsieur le président, c'est ma profession.

LE PRÉSIDENT, avec mépris. — Vous voulez dire — votre métier !

Où ai-je lu qu'il était question d'établir sur un chemin de fer des wagons de 4^{me} classe ?

De 4^{me} classe ! mais... et les chiens !... où les mettra-t-on, bonté du ciel ?

Notre brave Crépin va regretter d'être mort si tôt, lui qui prenait les troisièmes uniquement parce qu'il n'y avait pas de quatrièmes... Il perd, là, une belle occasion d'être plus mal.

Plus mal qu'en troisièmes !... c'est impossible.

Parmi nos lecteurs, il n'en est peut-être pas un qui se rappelle l'existence de la *Semaine religieuse* ? Vous savez bien, ce petit papier qui se macule hebdomadairement au quatrième étage d'une maison de la rue Sainte-Hélène et qui a pour principaux maculateurs les célèbres Peladan père et fils, des cirques de Marseille.

Si je me permets de soulever le drapeau de leur vie privée et de leur publication en chambre, c'est que j'espère procurer à nos lecteurs un de ces moments d'hilarité que peut seul provoquer la peladomanie.

Et puis, j'ai une autre raison pour leur faire, de temps à autre, l'aumône d'une réclame dans le *Refusé*. Notre ami Denis Brack s'adresse à eux, il les a pris sous sa protection — il a des vues, m'assure-t-il, sur leurs personnes !

Entre nous, mais entre nous seulement, je crois que notre collaborateur a l'intention de les *arranger* avec une sauce de sa façon et de les servir, un de ces jours, sous forme de chronique lyonnaise.

Il dit, pour sa raison, qu'il est avec Peladan des accommodements.

Mais ne déflorons pas plus longtemps les secrets courtois de la rédaction et revenons à nos sujets.

Il y a quelque temps, la *Semaine religieuse*, furieuse de voir le *Progrès* insensible à ses crieries, lui décocha, en désespoir de cause, ce trait profond : *Dépôt de mendicité de la démocratie de province* !

Assurément la phrase était pittoresque ! et beaucoup ont dû croire que MM. Peladan l'avait fait venir de Paris.

Il n'en était rien cependant.

Et voilà où le cas devient désopilant. Jugez de mon étonnement quand ce matin, feuilletant la collection du journal de Guignol, je lus, dans le n° 28, l'étrange révélation suivante :

« ... En somme, le journal de MM. Peladan père et fils, avec ses prétentions littéraires, scientifiques, archéologiques et philologiques, n'est et ne sera longtemps que le DÉPOT DE MENDICITÉ de la littérature décentralisatrice. »

Ah ! Ah ! M. le père, ah ! M. le fils, avez-vous donc perdu toute vergogne, tout sentiment de dignité littéraire, pour vous abaisser, vous avilir ainsi jusqu'à voler — à un confrère que vous n'estimez pas, une épithète forgée en votre honneur. Prendre cette injure pour, l'occasion venue, la lancer comme émanant de votre vaste cerveau...

Fi ! monsieur l'homme de lettres, fi !

Ces gens-là feront toujours rire, et je m'explique à présent la tendresse de Brack.

Il veut en faire ses... farceurs titrés.

Dame ! François Ier avait Triboulet ; Henri III, Chicot ; je ne connais pas un roi ou un empereur actuel qui n'ait un ou plusieurs... farceurs ; je ne vois pas pourquoi le Refusé ne choisirait pas le sien.

M. Chose est l'amant en titre de Mlle Machine, dont la maîtresse ferait rire un quarteron d'épingles. C'était au foyer du Grand-Théâtre, et le journaliste blaguait Chose sur ce qu'il appelait son « fagot de bois sec. »

Bast ! répondit C. P. D. qui se trouvait là, c'est une économie pour lui, car il n'a pas besoin d'aller aux eaux pour les prendre.

Bien ! C. P. D., bien !

Jules FRANTZ.

A l'heure de notre mise en page, le cliché donnant les deux solutions du problème de l'Equilibre européen, ne nous étant pas encore parvenu, nous prévenons nos lecteurs trop impatients, qu'ils trouveront ces deux solutions chez notre Administrateur, aux bureaux des journaux, 34, rue Tupin.

J. F.

La Gent Chansonnière

... Darcier chante à l'Eldorado depuis déjà deux semaines.

... Pendant les premiers jours, on a daigné mettre son nom en vedette sur l'affiche ; aujourd'hui, il est relégué au troisième plan.

Après les jongleurs !

Le soir même de son arrivée, je suis allé pour l'entendre ; hélas ! je l'ai vu, mais voilà tout. Il chantait le Bonhomme Chopine, de notre collaborateur Barillot, une chanson à effet s'il en est une. Eh bien, il est parti sans recueillir un applaudissement. L'orchestre seul avait entendu le chanteur.

... Qu'on lui rende vite, bien vite, son Café de Paris. Darcier, sobre de gestes, a besoin d'être écouté, chose qu'il n'obtiendra jamais dans nos salles d'estaminets, où les Laïs du trottoir, ces commerçantes d'amour, ont établi leur quartier-général, sous l'œil... de l'administration.

... On le sait, Darcier a été l'un des plus vaillants officiers de cette brillante pléiade chansonnière dont Charles Colman fut le chef, et qui compte encore, parmi ses gloires les plus pures : Pierre Dupont, Gustave Nadaud, Marc Constantin, Paul Henrion, Paul de Kock, Louis Festeau, Mahiet de la Chesneraye, etc.

Feuilleton du Refusé

N° 18.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

INTRODUCTION

II

Nos lecteurs pourront apprécier eux-mêmes si nous avons exagéré, quand ils auront lu cette page que nous empruntons à un journal de ce temps :

Nous laissons de côté tous les actes plus ou moins barbares, plus ou moins en dehors des usages, nous ne disons pas de la guerre civile, mais même de la guerre en pays étrangers, qui ont signalé la prise de possession du faubourg de Vaise par le 13^e et le 23^e régiment. Nous nous portons de suite à la rue Projette, située à l'extrémité et en dehors du faubourg ; là, dans deux maisons, nous signalerons à l'indignation de la France et de l'Europe seize meurtres qui furent commis, tandis que tout le faubourg était occupé et que les commandants militaires avaient pu se convaincre, par le peu de perte qu'ils avaient éprouvée, de l'absence totale des combattants et de la non coopération des habitants dans le combat qui avait précédé leur entrée.

... Aujourd'hui le sceptre de la chanson est passé aux mains avargnates de Beaumaine-Blondelet !

On chante maintenant des : *Tiens bon, Magdeleine ! — Le Pompier de Nanterre ! — Va dire à ta mère qu'al' te mouche !* etc., etc.

... Pour rester au niveau du ton actuel, je suis donc obligé de vous apprendre que MM. Lamy et Pourny, ces Erekman-Chatrion de nos cafés-concerts, — après leur fameuse ronde du *Sauvageonier*, — viennent de terminer la *Grèce des femmes*, une balangoire qui, paraît-il, est destinée à faire le pendant de l'impôt sur les célibataires.

Qu'est-ce que cela prouve ? me direz-vous. — Pas grand chose, assurément.

... Les séances du *Caveau lyonnais*, suspendues depuis un an, vont être reprises bientôt.

Aux premières fraises, un banquet sera donné à Neuville-sur-Saône en l'honneur de la résurrection de cette joyeuse académie.

Souhaitons à ces fils de Désaugiers l'esprit et l'estomac de leur père !

Jules CÉLÈS.

P. S. — J'apprends à l'instant la mort subite de Paul Blaquière, le compositeur spécial de Thérèse, auteur de la *Femme à barbe*, la *Vénus aux carottes*, et du *Chapeau de la Marguerite*.

Par son esprit et les qualités de son cœur, Blaquière s'était acquis des sympathies réelles.

J. C.

L'HORLOGE DE SAINT-JEAN

Avez-vous remarqué, dans une chapelle gothique de notre vieille cathédrale, à quelques pas de la niche où git un saint de cire habillé d'or et de soie, une énorme masse de bois taillée en forme de tour carrée ? vers le milieu de sa hauteur, elle s'étrecit et démesurément s'allonge ; un dôme est le couronnement de l'édifice.

On l'appelle l'horloge de Saint Jean de Lyon.

Devant cette grosse machine s'arrête, il y a un siècle, un certain Vaucanson de Grenoble : « C'est bien, dit-il en se retirant, mais on peut faire mieux. » Plus tard, à la même place, un nommé Jacquart, lyonnais d'origine, murmurait : A quoi cela sert-il ?

Ce Grenoblois fit-il mieux ? on le dit. Doit-on à ce Jacquart quelque chose de plus utile ? Je le crois. Pour moi, en présence du même spectacle, impuissant à me préoccuper d'un mécanisme, de sa perfection ou de son utilité, je ne sais que m'ébattre en pleine rêverie, comme à l'ordinaire. Eh ! que faire en ce temps-ci, à moins que l'on ne rêve soit aux jours qui furent, soit à ceux qui ne sont pas encore !

Pourtant, si le ciel m'avait permis de devenir érudit, quelle superbe occasion de faire une exposition universelle de mes trésors ! L'Egypte y serait représentée, la Chaldée aussi, peut-être la Chine, assurément la Grèce et Rome ; je présenterais à mes visiteurs une foule d'inventeurs d'horlogerie, mais je démontrerais péremptoirement que la couronne appartient à celui-ci et non pas à tel autre. Varron, Vitruve, Aristote, Archimède, Macrobe et *tutti quanti* opineraient du bonnet ; Cicéron ne pourrait ni refuser son suffrage. Comme je me complaisais à étaler les clepsydres, les sabliers, les cadrans solaires de tous les âges et de tous les pays ? avec quel enthousiasme je décrirais la fameuse horloge d'Haroun-al-Raschid et expliquerais le pendule de Huyghens.

Croyez-vous que je ne saurais pas me ménager habilement un sentier pour revenir à Lyon, afin de proclamer qu'en cette ville parurent et fonctionnèrent, dès le commencement du VI^e siècle, les premières horloges qu'on vit dans les Gaules ; que ces précieux appareils, construits par l'infortuné Boèce, tout ministre d'Etat qu'il était, furent donnés à Gondoband, roi des Burgondes, par son allié Théodoric, roi des Ostrogoths !

Ostrogoths !... en pareille affaire on ne s'attend guère à rencontrer les Ostrogoths. Mais comme cela fait bien ! Que sont devenues ces œuvres mécaniques de Boèce ? est-ce en remplacement d'une de ces machines qu'a été construite notre grosse horloge de Saint-Jean ?... Puis-je le savoir ?... Au moins devrais-je raconter les faits et

gestes de Nicolas Leppius ou Lippius de Bâle, qui la créa en 1598, du comte et archevêque de Lyon, messire Claude de Saint George, qui la commanda et la paya, l'illustre de Guillaume Nourisson qui la restaura et la perfectionna vers 1660.

Hélas ! pauvre rêveur, face à face avec cette merveille d'un autre âge, appuyé contre la barrière de fer qui veille à tour d'elle, je me borne, et pour cause, à la contempler avec je ne sais quelle mélancolie, en m'accordant la satisfaction intime de me comparer à Volney méditant sur des ruines !

A travers les ombres étranges que projettent les vitraux aux mille couleurs, il me semble distinguer une forme de coq, perché sur le dôme de ce grand édifice de bois ; puis, au-dessous, dans les frises, une multitude de figures grimaçantes ; enfin, à la hauteur de mes yeux, deux vastes cadrans munis d'aiguilles.

Ah ! si ces aiguilles viennent à marcher, ces figures à se mouvoir, ce coq à chanter et à battre des ailes, qu'on n'attende pas de moi, je le répète, le comment et le pourquoi de tels phénomènes !

Il est une heureuse ignorance. — Je me contente donc d'admirer.

Voici un calendrier, un almanach perpétuel ; consultez-le, et vous connaîtrez le cycle solaire, l'épacte, le nombre d'or ; il vous dira le siècle, l'année, le mois, la semaine, le jour, l'heure, la minute que vous traversez ; ce terrible moniteur de l'existence se mêle aussi de vous en indiquer l'emploi : aujourd'hui, il faut fêter tel saint, chanter tel office ; le rit en est solennel, majeur ou mineur, double, semi-double, etc. ; c'est dimanche, c'est Quatre-Temps, c'est Vigile, etc. N'est-on pas, au reste, dans une sombre église ?

Au-dessous de ce singulier Mentor s'épanouit un grand astrolabe ; c'est une image du ciel ; on y voit les douze signes du zodiaque, le soleil, la lune et les étoiles. Voici la *Polaire*, voilà les deux *Ourses* !... Il n'y manque qu'une comète ! — Les étoiles se meuvent, disparaissent pour reparaître et se reforment en constellations... La lune subit docilement toutes ses métamorphoses... Il y a des éclipses... Le soleil, très-bien dressé, se lève et se couche, selon la saison, en des points divers et à des heures variées. — Ce matin, il m'apparaît entre les cornes radieuses du bélier, et il n'est levé que depuis quelques minutes...

Il est six heures !... ô merveille ! que vois-je ? qu'entends-je ?... le coq a chanté...

Denis BRACK.

(La fin au prochain numéro).

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Par Garibaldi ! ne manquerait pas de dire Ch. Noëllat, je crois, le diable me bénisse, que les petits journaux, eux aussi, ont voulu faire maigre !

Les grosses viandes font complètement défaut cette semaine !... Pas un curé à se mettre sous la dent.

Pourtant, j'ai tenu à faire mon *marché* comme d'habitude, et je suis parvenu quand même à composer un « menu » qui ne manquera pas d'un certain sel.

D'abord un *hors... de saison* cueilli dans le *Progrès de Saône-et-Loire* :

Le livre dont nous allons : aujourd'hui dire quelques mots à nos lecteurs, si ceux-ci veulent bien nous le permettre, est dû à la plume d'un écrivain, etc., etc.

Le « si ceux-ci veulent bien nous le permettre » est un vrai *beurre* !

Aussi, je le donne comme hors-d'œuvre !

Le *Peuple* de Marseille me fournit son petit pot... age hebdomadaire :

Marseille compte 45 couvents. Pourquoi n'en fait-on pas des casernes pour la future garde mobile ?

Un statisticien de nos amis a calculé qu'avec les frais de

de tous les Français. Les soldats hésitent à exécuter l'ordre de leur chef : « Laissez, ose lui dire l'un d'eux, cet homme pour élever son enfant. Pour toute réponse, l'officier passe son épée au travers du corps du malheureux père de famille, qui est ensuite achevé par les soldats ; peu s'en est fallu qu'une jeune fille, qui, à la vue de cet acte, ne put retenir un cri d'horreur, ne devint elle-même victime de la fureur soldatesque.

Au même étage, Jean-Claude Passinge, qui habitait depuis vingt ans la commune de Vaise, s'empresse d'ouvrir sa porte ; et à peine y est-on entré, qu'il est jeté vivant par la fenêtre et achevé dans la rue à coups de crosse.

Le jeune Combe, âgé de 18 ans, était retenu depuis trois semaines dans son lit par une fluxion de poitrine des plus graves, et il recevait à cet effet les visites du docteur Guichanet. Son frère, Claude Combe, âgé de 25 ans, s'était seul chargé de le veiller ; les militaires s'emparent de ce dernier, le traînent dans la rue et le fusillent, et ce n'est qu'après s'être convaincus que quelques marques de sang, découvertes par hasard sur le malade, provenaient d'une récente application de sangsues, qu'ils laissent ce malheureux dans son lit de douleur, d'où ils se disposaient déjà à l'arracher pour lui faire partager le sort de son frère.

Pierre Canon, logé depuis plusieurs années chez le sieur Chagner, est saisi au premier étage, dans sa chambre, et fusillé dans l'escalier.

Maison ci-devant Magni, appartenant actuellement à M. Feuillet, jugée de paix de Vaise :

Le sieur Prot, convertisseur, l'un des hommes les plus paisibles du quartier, timide au point qu'il n'avait osé suivre sa femme qui, à l'approche des troupes, s'était enfuie à la campagne, est arraché de sa chambre située au deuxième étage, traîné sur le palier où il est, malgré ses cris et ses supplications, fusillé avec le nommé Laverget, qui se trouvait accidentellement chez le sieur Nérpère, son voisin. Ces deux hommes ont été, pour cette exécution, accouplés dos à dos : ce

voyage dépensés, dans ces derniers temps, par le prince Napoléon, on aurait pu ouvrir et faire vivre plus de 90 écoles primaires.

Dix petits anchois trouvés dans la *Revue religieuse* :

LOGOGRIPE.

Huit pieds forment mon nom, indignement célèbre. Depuis longtemps couché dans la tombe funéraire, j'ai passé cependant à la postérité. Par mes écrits divers, œuvres d'iniquité. Dans mes trois premiers pieds on reconnaît un crime Qui fait perdre à l'auteur tout honneur, toute estime ; Par mes cinq derniers pieds je prescris le silence. En toute occasion, en toute circonstance. Que ne l'ai-je gardé, au lieu de tout le mal Que j'ai dit, inspiré par l'esprit infernal ?

Vous avez reconnu VOL-TAIRE ! Excellent pour préparer la digestion !

A défaut de grives on mange des merles :

Convenons que Messieurs les députés ont une singulière façon de mettre leurs lois en pratique... Car on a remarqué qu'après avoir voté le *droit de réunion*, — la première chose qu'ils ont faite... a été de se séparer. (Bonhomme Normand.)

Ah ! sapristi ! j'oublie que la chasse est fermée.

Soyons sérieux.

Je prends dans la chronique au jour le jour de l'*Echo de Marseille* la pièce de résistance :

La Franc-Maçonnerie a eu à supporter de nombreuses attaques. Depuis quelque temps, ses ennemis n'ont cessé de lancer contre elle les diatribes les plus violentes et les brochures les plus ineptes dont la bonne foi a toujours été suspecte.

Aujourd'hui, pour définir exactement son rôle et défendre sa doctrine, elle fonde, à Marseille, un journal mensuel : l'*Union Maçonnière*, rédigé par les plus vaillantes plumes de l'Ordre. Bienvenue donc au nouveau journal, qui, dès son premier numéro, a franchement défini son but et son programme.

Une nouvelle que l'on digérera difficilement :

Avignon a été tranquille pendant trois jours : les cloches ne sonnaient plus.

Les enfants disaient qu'elles étaient à Rome. Malheureusement, elles n'y ont pas fait long séjour.

Ceci est un poisson... d'avril, pris dans la *Petite Gazette* d'Avignon.

Décidément, mon menu est maigre. Heureusement on connaît l'*art d'accommoder les restes* !...

Je vous présente quelque chose au poivre, qui était resté dans le buffet.

Une véritable veuilloterie :

Il y a des titres cocasses ; connaissez-vous le bouquin suivant : *La tabatière spirituelle pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Sauveur !* et celui-ci : *La seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion ?* L'auteur de ce dernier livre, dit Pelisson, aussi fort en gueule que le R. P. Garassa, morigéna en ces termes les clientes du baigneur Martial. « Vilaines carcasses, cloaques d'infections, boursiers d'immondices, n'avez-vous pas honte de vous tourner et retourner dans la chaudière de l'amour illicite, et d'y rougir comme des écrevisses lorsqu'elles cuisent, pour vous faire des adorateurs ? »

— Comment trouvez-vous ce morceau pour un homme d'église ? — Ce devot, dit Colomb, a le coup de langue de l'emploi. — Qu'en pensez-vous, ô Veilliot, vous qui connaissez l'éloquence des marchandes de pommes de terre ? (Le Diable boiteux, de Montpellier.)

Du sel ?... Voici :

On demandait à un mari... ordinaire, des nouvelles de sa femme :

— Ne m'en parlez plus, répondait-il invariablement, j'en ai par-dessus la tête !

(Bonhomme Normand.)

qui rappelle les horribles mariages d'une autre époque,

Le soldat Vernon, natif de Vaise, avait obtenu un congé d'un an ; il était occupé à calmer les craintes de sa jeune femme, lorsque les militaires entrèrent. Leur approche n'a rien pour lui d'effrayant ; il va au-devant d'eux et leur serre la main comme à d'anciens camarades ; il leur offre à se rafraîchir et boit avec eux. « Votre mari, dit l'officier présent, à la femme de Vernon qui manifestait quelque crainte, est en sûreté avec nous : ne sommes-nous pas tous camarades ? » Et c'est après de telles paroles que Vernon est entraîné dans la rue et fusillé, lorsque, d'une main tenant son bonnet de police, il présentait de l'autre ses papiers au chef du détachement. La cervelle de ce malheureux jaillit jusqu'au premier étage de la maison qu'il occupait.

Etienne Julien, âgé de 23 ans, était dans son appartement, assis à côté de sa femme, la confortant de son mieux, lorsque la porte céda à deux coups de hache. On s'empare de lui, on l'entraîne au pied de l'escalier, et à peine y est-il arrivé, qu'une décharge de plusieurs coups de fusil l'étend raide mort ; et lorsque sa femme éplorée veut s'approcher de son corps, on l'oblige à se retirer à coups de crosse de fusil.

Benoît Héralut, maçon, père de trois enfants en bas âge, sa femme enceinte, aidait cette dernière dans ses travaux de ménage ; il tenait le plus jeune de ses enfants dans ses bras, lorsque les soldats entrèrent. « Quittez ces enfants, lui crient-ils, et venez avec nous. » A peine est-il sur le palier de son étage (deuxième), qu'il est jeté sur le carreau du premier et tué à coups de fusil et de crosse de fusil.

Giraud, âgé de 25 ans, est arraché du rez-de-chaussée qu'il occupait et fusillé dans la cour.

Ronzier, demeurant au même rez-de-chaussée, chez sa mère, est arraché des bras de celle-ci et fusillé aussi dans la cour.

Le beau-frère de ce dernier, nommé Cerise, mar-

Encore?... Tenez :

— La pauvreté, disait M^{re} de R..., est un défaut capital.
— Pardon ! s'écria W..., c'est un défaut de capital.
(Inconnu.)

En cherchant l'adresse d'un pur fabricant de moutarde, j'ai trouvé dans une feuille d'annonces de notre ville, JOURNAL-LYON, je crois, l'olive suivante :

On lit sur la porte de l'église de la Rédemption l'avis suivant : « L'église est fermée de midi à deux heures. »
Pourquoi ne pas mettre tout simplement : « Le bon Dieu est sorti. »

La salade ! Je vous préviens qu'elle est vinaigrée.

La petite Machine, des Variétés, une grue de la moins belle eau, devant laquelle on racontait qu'en Algérie on avait arrêté dernièrement une dizaine d'Arabes paraissant être des anthropophages, et entendant dire qu'on avait trouvé aussi sous la tente une « cuisse de chameau. » s'écria :
— Ah ! les misérables ! c'est moi qui aurais peur dans ce pays-là.
(Echo de Marseille.)

Le Bonhomme Normand, en vous servant le café, vous dira qu'il est bigrement heureux pour lui que la loi sur la presse n'ait pas encore été promulguée, autrement M^{lle} X... s'enrichirait de 500 francs :

Figurez-vous que cette charmante personne m'attaque, parce qu'elle prétend que je l'ai injuriée, en disant, à propos de la cavalcade de Chen, qu'il lui manquait quelque chose pour remplir le rôle de la pucelle d'Orléans.
Ah ! oui... mais je ferai entendre des témoins !!!

Enfin le Peuple de Marseille, sous la forme d'une enseigne curieuse, vous servira le cure-dent de la fin :

Rue du Grand-Puits, se trouve un de ces tableaux que les accoucheuses placent sur la porte de leur demeure. Au bas du tableau, on lit la légende suivante :

Sage-Femme à vendre.

PENEY.

VARIÉTÉ

Idylle d'Avril.

Il y a de cela soixante-quatorze ans.

Le château, reconstruit sous Louis XIV, à deux étages, aux toits à la Mansard, très-vaste, regardait le levant. Ses nombreuses fenêtres revêtues de volets intérieurs s'ouvraient sur le jardin en terre-plein, carré, entouré de douves sans eau mais plantées d'arbres à fleurs odorantes alors couvertes de bourgeons : lilas, cythées, séringas, boules de neige. On descendait au jardin par les quatre marches d'un petit perron. Derrière le château, moins régulier de ce côté-là, celui de l'ouest, et qui avait conservé des tours à ses angles, on apercevait un colombier et une autre construction féodale, sorte de poterne, dont les girouettes dominaient l'habitation moderne.

Au bas de la colline toute boisée la rivière d'Essonne coulait à travers d'immenses prairies. Des herbes nouvelles n'avaient point encore noyé dans la verdure les roseaux de l'an passé qui s'inclinaient le long de l'eau et murmuraient aux bises du printemps, secs, dénudés, pleins de bruits métalliques. Le ciel était très-haut, d'un azur sans tache ; l'air était vif sur la hauteur et dans la vallée, mais doux sous les bois qui tapissaient la colline.

Un beau vieillard se promenait dans leurs allées, un livre à la main. C'était le seigneur, homme de grande science et de grande honnêteté. Chez lui nul train de maison. Il vivait avec deux ou trois domestiques, vieux et tranquilles comme lui, dans un coin de la demeure héréditaire. Il n'était guère riche, parce qu'il avait occupé de hautes charges dans l'Etat, et comme il était probe, sa fortune s'était obérée en ce temps-là. Les

volets étaient presque toujours fermés sur les luxueux appartements maintenant abandonnés. Le vieillard habitait une chambre silencieuse, une bibliothèque. Il y passait ses journées en relisant Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Diderot, grands hommes qu'il avait connus, protégés, aimés et qui étaient morts avant l'avènement de l'ère nouvelle dont ils avaient été les prophètes et les précurseurs, et que certainement ils avaient rêvée tout autre. — Quelles auraient été leurs pensées depuis cinq ans ? Quelle ivresse ! Quelles colères ! — La guerre aux frontières, l'échafaud dressé par toute la France ! — Le vieux seigneur méditait les œuvres de ses amis disparus et y cherchait les raisons de ce qui se passait. — Presque toute sa famille avait été décapitée ou était en exil. — Quant à lui il n'avait pas voulu fuir ; il restait là, sur le sol natal, personnage de sa terrible tragédie, oubliant les hommes, instruments aveugles, malheureux et fatals, regardant seulement aux idées qu'il voyait toujours rayonnantes, fécondes, indéfectibles : bon, religieux et stoïque, il espérait.

Il allait pas à pas, tantôt lisant, tantôt croisant les mains sur son dos, par les allées tortueuses des bois sur lesquels le soleil riait. Point de grands arbres, si ce n'est quelques pins qui balançaient en l'air leur tête chevelue, bien au-dessus des futaies de jeunes chênes et de coudriers. Les chênes étaient encore nus, mais leur écorce luisait gorgée de sève et toute neuve : les feuilles pointaient sur les autres arbres ; quelques épines basses étaient toutes vertes. Ça et là des rochers moussus barraient le chemin. Dans les futaies, sous les ronces, au pied des arbres foisonnaient les jonquilles : les hyacinthes allaient fleurir partout les herbes étaient emplies de petites taches bleues qu'y laissait par milliers la violette. Les oiseaux chantaient.

Au milieu des senteurs printanières le châtelain continuait sa promenade, en regardant les doux tableaux qui l'entouraient. Si quelques-uns des folles d'été, pervenches, étoilées de fleurs d'azur, couraient dans le sentier, aux endroits couverts, il ouvrait à certaines pages les Confessions de Rousseau le livre qu'il tenait à la main. Mais lorsque, après les récits des Charmettes venait la peinture des salons où le philosophe avait été jeté, de ces salons fermés depuis cinquante ans et que le vieillard avait connus si brillants, si empreints aux transformations sociales et dont tous les lûtes avaient été déclinés par la mort, il s'attristait, il pensait à ses pertes, à son neveu Chateaubriand sans doute, errant en terre étrangère avec tant de jeunes Français. Mais cet abattement ne durait guère ; il relevait la tête, il rappelait la confiance, il enfonçait de nouveau sa pensée, bonne et rapide, dans les prophéties grandioses, les aspirations, les systèmes pleins d'amour de cette époque où personne ne semble petit, toute composée qu'elle est d'anges et de démons que l'on ne sait comment chasser du ciel. Il se perdait sous les futaies en suivant ces rêves, et peut-être le plus étrange et le plus saintement beau de tous, le rêve de son ami Condorcet : la fin de la mort.

Tout à coup les pas d'une troupe nombreuse, des voix, des cris troublèrent la paix des bois. On fouillait les halliers. — « Il n'est pas là ! » disait-on. « Nous le trouverons bien. — Venez de ce côté. — Le voilà ! Mort aux aristocrates ! »

— « Qu'est cela ? » pensa le vieillard, en s'arrêtant.

Un homme ayant aux reins la ceinture tricolore marcha vers lui et dit :

« Au nom de la République ! citoyen La Moignon-Malesherbes, je t'arrête ! »

« C'est bien, citoyen, » répondit d'un ton grave le ministre de Louis XVI, « accompagne moi jusqu'au château, après quoi je te suivrai. — Mais vous, mes amis, » ajouta-t-il en se retournant vers la foule, « qu'êtes-vous venus faire ici ? A quoi bon ces armes ? Vous avez donc peur ! — Vous ne me connaissez pas, je le vois bien » fit-il, avec un sourire fin et triste.

Le soir ils l'emmèneront.

Quatre mois plus tard une charrette l'emportait à l'échafaud, pendant que les paysans faisaient la moisson autour du château de Malesherbes. André Chénier était à côté de lui. Dans le même panier tombaient la tête blonde du poète et la tête blanche du ministre philosophe.

Ce matin le temps est charmant. Le château est tout baigné de lumière dorée ; certainement les lilas des douves ne tarderont guère à fleurir. L'Essonne profonde et bleue serpente dans les prairies où le jonc pousse

et cité habitait la rive gauche de la Saône, elle évoque involontairement le souvenir de François I^{er}, de ce roi-poète et galant homme qui brûla les hérétiques et écrivit avec sa bague sur une vitre du château de Chambord, ces deux vers fameux :

Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie !

D'ailleurs, la rue Juiverie a d'autres titres à rester comme une des plus curieuses entre toutes les rues.

Ses vieilles maisons garnies d'étroites fenêtres, et ses petites boutiques où le jour ne pénètre qu'à peine, contribuent également à sa physionomie.

C'est dans une de ses maisons que fut installé le théâtre connu sous le nom de : Théâtre de la rue Juiverie, et qui donna cette pléiade d'artistes excellents appelés Achard, Vernier, Lureau, Martin, Ballauri.

Mais, en 1834, deux boutiques attiraient surtout l'attention :

L'une, peinte en vert, était surmontée d'un immense rasoir en fer blanc sur lequel étaient écrits ces mots : Barbizon, coiffeur.

et au-dessous, sur une fermeture, ornée de deux bassins en cuivre que le vent faisait crier, cette annonce :

Barbe et cheveux, pour quatre sous
On met de la pommade.

L'autre boutique était située presque en face.

Un pain de sucre en bois qui se balançait au-dessus de l'entrée et deux ou trois tonneaux de pruneaux placés devant la porte dénonçaient un épicier.

trop (*mal à l'herbe*). Il est très-doux de se promener, par un jour pareil, sous les bois de Malesherbes, et je ne sais dans le pays aucune retraite où il y ait plus de violettes et de jonquilles.

Aristide FRÉMINÉ.

Malesherbes, 2 avril 1863.

THEATRES

Lyon.

Comme le disait dernièrement E.-A. Spoll, à propos du Thomas Vireloque de Jules Lermina, il est très-difficile de louer les gens dans leur maison.

Il y a trois mois, je constatais le succès obtenu aux Célestins avec la Famille Gredinet, un excellent vaudeville de notre collaborateur et ami Georges Petit.

Aujourd'hui, il s'agit d'une comédie de Victor Chauvet, également notre ami et collaborateur.

J'arrive un peu tard, peut-être, car, si je ne m'abuse, le Secret de Jeanne a déjà été représenté six ou sept fois ; mais, péché imprimé doit être à moitié pardonné, et le présent compte-rendu est une des nombreuses victimes de notre trop grande abondance de matières.

Wilfrid Sylvens est un jeune poète, c'est-à-dire un pauvre hère qui vit, dans sa mansarde, de l'air et des inspirations du ciel, nourriture qui, quoique fort inoffensive, tue son homme à la longue, aussi bien que pourraient le faire certains engins nouveaux.

Chose assez commune aux poètes, après la longue lutte de la fièvre avec le morceau de pain, Wilfrid se laisse aller à un complet découragement.

Un jour qu'ayant un peu plus faim que d'habitude, il était resté sur son grabat, en proie à une fièvre délirante, un ange, sous les traits d'une jeune fille, ou une jeune fille sous les traits d'un ange, il ne se rappelle pas bien au juste, lui apparaît, velle à son chevet, le console, et par conséquent le sauve d'une mort certaine.

Naturellement, la première visite du convalescent est pour Jeanne, le prénom de son sauveur.

Jeanne avait disparu.

Wilfrid, désespéré, s'inquiète, demande, et apprend qu'en même temps que lui la jeune fille soignée, dans une mansarde située à côté, sa mère, moribonde. La pauvre femme était morte l'avant veille, et le matin même Jeanne était partie. Les voisins ne savaient rien de plus...

Wilfrid, désolé, n'a plus qu'un but : retrouver à tout prix celle qu'il aime.

Pendant ce temps, la fortune, qui jusque-là avait été revêchée au jeune poète, semble vouloir lui sourire. On commence à le connaître, c'est-à-dire à l'apprécier. On cite ses vers ; les meilleurs salons se disputent l'honneur de le recevoir ; ses pièces sont demandées avec empressement et jouées avec succès ; enfin, notre héros arrive rapidement à la réputation, à la gloire.

Mais, au milieu de tous ces honneurs, Wilfrid n'a pas oublié sa belle inconnue, sa Jeanne, comme il l'appelle, et son bonheur ne sera complet que le jour où il pourra l'offrir à celle à qui il doit la vie.

Comme il est facile de le prévoir, ce jour ne manque pas d'arriver, et l'auteur le choisit naturellement pour nous donner sa comédie.

Sans se douter à qui il parle, Wilfrid raconte tout ce qui précède à la châteline d'un manoir dans lequel il a été invité à passer quelques temps.

Or, chez cette châteline Jeanne se trouve justement placée comme demoiselle de compagnie.

Le reste se devine : la belle inconnue, elle aussi, aimait en secret celui qu'elle avait sauvé du désespoir, et, partant, de la mort. Après quelques dramatiques péripéties, indispensables aux nécessités de l'action, Wilfrid épouse sa Jeanne bien-aimée.

Sur cette simple donnée, Victor Chauvet a brodé une charmante comédie, très-finement ciselée, écrite avec beaucoup de soin, et remplie d'observations et de traits heureux.

Ajoutons qu'à chaque représentation le rideau se relève sur les applaudissements de la salle entière.

Nous devons des éloges sincères à Mlle Smith (Jeanne), ainsi qu'à M. Train (Wilfrid), pour la conscience avec laquelle ces deux artistes ont créé leur rôle. Mme Ballauri a été très-convenable ; Mlle Mauriel est charmante dans un petit rôle d'ingénue ; cette

D'ailleurs une enseigna, à moitié effacée, disait :

Wardinet jeune, épiciier.

Quient charcuterie et tout ce qu'il faut pour manger.

Or, Barbizon le coiffeur et Wardinet l'épiciier, l'un mince, fluet, toujours bien peigné, et l'autre gros, rouge, tondu à la mal content, étaient les deux fortes têtes du quartier.

Barbizon avait beaucoup lu et s'en flattait.

Quant à Wardinet il avait autrefois servi dans un régiment de léger.

Barbizon aimait le peuple.

Wardinet aimait le roi, le gouvernement, les généraux.

Aussi, en qualité de voisins et de pratiques réciproques l'un de l'autre, avaient-ils souvent des prises de corps terribles.

— Les canuts sont des mange-tout ! criait Wardinet.

— Les fabricants sont canailles ! criait plus fort Barbizon.

Et les autres boutiquiers qui se trouvaient chez Barbizon, attendant que leur tour vint d'avoir la barbe faite, prenaient fait et cause pour le coiffeur, qui pour l'épiciier, et il s'élevait des querelles et des discussions qui n'en finissaient plus.

Quelquefois aussi Barbizon, dans un mouvement de colère et dans l'ardeur de la dispute, appuyait un peu trop lourdement la main sur la figure du fougueux Wardinet ou de ses pratiques, et se faisait un secret et malin plaisir à orner leur menton d'une balafre,

jeune et jolie artiste a fait, depuis quelque temps, des progrès remarquables. Enfin, M. Stanislas, quoique brulant un peu trop les planches, a contribué pour une bonne part au succès de l'œuvre lyonnaise.
J. F.

P. S. — Ce soir samedi, au bénéfice de notre excellent Gustave, une dernière représentation de Lucie et une dernière de Robinson.

PALAIS DE L'ALCAZAR

Dimanche 3 mai 1868, à 1 heure

CONCERT ANNUEL

DE

J. LUIGINI

Nous engageons vivement nos lecteurs à ne pas laisser passer l'occasion d'assister à une des plus belles fêtes artistiques de l'année.

Parmi les attraits du programme nous remarquons une véritable primeur pour Lyon :

L'Ouverture et la Grande Marche du Tannhauser, de RICHARD WAGNER.

Nous reparlerons prochainement de ce concert.

VIENT DE PARAÎTRE

A Paris, chez E. DENTU, Galerie d'Orléans (Palais-Royal).
A Lyon, Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN

PAR

TONY RÉVILLON

Un beau volume. — Prix : 2 francs (franco).

Publication de E. et F. PACHE et Marc DEFFAUX
ÉDITEURS, 161, RUE DE RIVOLI, A PARIS

HISTOIRE ANECDOTIQUE

illustrée

DE LA

RÉVOLUTION DE 1848

PAR

MM. JULES LERMINA, ÉMILE FAURE & E.-A. SPOLL

Liberté ! voilà le premier et le dernier mot de la philosophie sociale.
P.-J. PROUDHON.

L'histoire anecdotique de la Révolution de 1848 est publiée en 200 livraisons environ de 8 pages chacune, et formera deux magnifiques volumes illustrés.

Les livraisons paraissent régulièrement le MERCREDI et le SAMEDI de chaque semaine.

PRIX DE LA LIVRAISON : 10 CENTIMES

Par fascicules de cinq livraisons, avec couverture : 50 CENTIMES

On peut souscrire à l'avance pour dix, vingt, trente ou quarante fascicules en envoyant à MM. PACHE et DEFFAUX, éditeurs, 161, rue de Rivoli, un mandat postal de 5, 10, 15 et 20 francs.

Les souscripteurs recevront gratuitement :
1° Les livraisons qui paraissent avant le 1^{er} août 1848 ;
2° Un index complémentaire et chronologique de tous les faits de la Révolution de 1848.

BUREAU D'ABONNEMENT ET DE VENTE A LYON,

au Bureau des Journaux, 34, rue Tupin,

et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AINÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 14.

Car, comme il le disait souvent :

« Bien que l'on soit coiffeur, on n'en est pas moins homme. »

Mais toutes ces vivacités d'opinions ne pouvaient durer bien longtemps sans faire enfin explosion et amener une émeute dans la rue Juiverie.

C'est ce qui arriva.

Un matin des premiers jours de mars de 1834, Barbizon, monté sur une chaise, lavait soigneusement son rasoir en fer blanc, car c'était le lendemain dimanche, et le dimanche la boutique d'un coiffeur doit être coquette, quand Wardinet, qui venait de peser du fromage de Gruyère à une pratique qui n'avait pas payé comptant, l'aperçut et se mit à l'interpeller.

— Eh bien ! l'enfant des dames ! les canuts vont-ils toujours bien ?

— Toujours, répondit Barbizon. Et les épiciers ?

— Les épiciers ? les épiciers ? dit Wardinet qui devint rouge tout de suite ; les épiciers valent bien les merrains, monsieur Barbizon ! entendez-vous ?

— Parbleu ! vous en êtes assez fort. On se met aux fenêtres.

— Je cric comme il me plaît ! A-t-on jamais vu un imbécile comme ça.

(La suite au prochain numéro.)

L'édition illustrée du *Secret de Jeanne* de Lyon, qui est en vente au bureau des journaux, rue Tupin, est la seule donnant le texte exact de ce grand drame judiciaire.

L'ouvrage complet se vend 75 c. (franco).

chand de poulets, reçoit deux coups de fusil dont il n'est point mort, mais bien estropié d'un bras pour la vie.

Ainsi qu'on vient de le voir, c'est, dans deux seules maisons, seize meurtres de personnes inoffensives, c'est-à-dire à peu près tout leur personnel en hommes. Qu'on juge, d'après cela, du nombre des autres faits du même genre dont a eu à souffrir ce grand et populeux faubourg. Nous n'en finirions pas, et notre roman dépasserait les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous y faisions entrer le quart des récits qui nous sont parvenus.

CHAPITRE I^{er}.

La rue Juiverie en 1834.

Ces faits préliminaires exposés, nous reprenons notre récit.

Parmi les rues les plus anciennes et les plus connues de Lyon, il faut placer en première ligne la rue Juiverie.

Sans vouloir remonter bien haut dans l'histoire de la cité lyonnaise, on peut trouver à cette vieille rue sa légende.

Située, comme on sait, entre la rue de la Loge-du-Change et la montée des Carmes-Déchaussés, elle est encore aujourd'hui à peu près ce qu'elle était il y a trente-quatre ans, à l'époque où nous nous reportons.

Noire, sombre, mélancolique, elle rappelle au passant érudit les vieilles ruelles du vieux Paris du moyen-âge, et avec sa haute tour sinistre, où plus d'une belle dame d'autrefois passa des jours tristes en compagnie de ses femmes, alors que la noblesse de notre